

# La joie à l'école : causerie faite à Estavayer, le 12 septembre 1934, à l'occasion du cours de vacances destiné aux institutrices

Autor(en): **Dupraz, Laure**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **64 (1935)**

Heft 1

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040797>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LA JOIE A L'ÉCOLE

Causerie faite à Estavayer, le 12 septembre 1934  
à l'occasion du cours de vacances destiné aux institutrices.

---

MONSIEUR LE CONSEILLER D'ÉTAT <sup>1</sup>,  
MESSIEURS LES PROFESSEURS <sup>2</sup>,  
MESDAMES,  
MESDEMOISELLES,

La causerie que je vais avoir l'honneur de vous faire est intitulée : « La joie à l'école », on aurait pu l'intituler : « La joie dans la vie. »

Précisons tout de suite qu'il ne s'agit pas d'une leçon de méthodologie. La méthodologie est utile, elle est même indispensable : elle nous dit comment nous devons enseigner, elle fixe en quelques formules « éblouissantes et brèves » l'expérience de ceux qui ont réussi dans l'enseignement. Elle joue le rôle précieux de l'écrêteau indicateur : « Par ici la sortie. » Il faut la connaître, il faut en appliquer les principes. Elle constitue en quelque sorte la lettre de la loi, mais je voudrais que dans une courte méditation — et j'insiste sur le terme « méditation » — nous voyions ensemble quel est l'esprit de cette loi, l'esprit qui l'anime, l'esprit qui la vivifie.

L'école ne doit pas seulement donner des connaissances aux enfants, elle ne doit pas en faire simplement des machines à lire, écrire et calculer — pensons au cri poignant de saint Augustin enfant : « On me mit à l'école pour apprendre mes lettres ; pauvre que j'étais, je ne voyais pas à quoi cela servait ! <sup>3</sup> » L'école doit avant tout préparer à la vie, c'est là son but essentiel ; elle ne fabrique pas des cerveaux qui fonctionnent en série, elle doit préparer des êtres complets, décidés à faire courageusement le noble métier d'homme, qui ont pleinement compris le mot de Marc-Aurèle : « Le matin, quand tu as peine à te lever, aie cette idée présente : « je me lève pour faire œuvre d'homme. Pourquoi serais-je chagrin quand je vais faire ce pourquoi je suis né et ce pourquoi j'ai été envoyé en ce monde ? <sup>4</sup> » L'école doit développer chez les enfants les qualités qui les rendront capables d'affronter et de vaincre les difficultés de toute nature qui les attendent. Elle doit préparer une génération saine, forte, courageuse, héroïque peut-être, des gens

<sup>1</sup> M. Piller, Dr en droit, Directeur de l'Instruction publique du canton de Fribourg.

<sup>2</sup> M. le chanoine Dévaud, Dr ès lettres, professeur à l'Université de Fribourg ; M. le chanoine Bovet.

<sup>3</sup> S. AUGUSTIN, *Confessions*, I, IX, 14, trad. P. de Labriolle.

<sup>4</sup> MARC-AURÈLE, *Pensées*, v, 1.

de bon sens et de grand cœur. Devant le bouleversement actuel de toutes les valeurs, devant les révolutions sociales, économiques, politiques, religieuses qui se déchainent dans le monde entier, nous prenons conscience de plus en plus intensément de l'importance de l'éducation morale que nous devons donner à nos enfants ; et dans toutes nos écoles on s'attache à développer en eux — avec le sentiment religieux — le sens de leur responsabilité devant un devoir imposé, l'amour du travail, du travail net et fini, de la simplicité, de la sincérité, de la droiture. Mais il est une vertu dont on parle trop peu — et je n'hésite pas à l'appeler une vertu — et je n'hésite pas à affirmer catégoriquement qu'elle est fondamentale si nous voulons faire quelque chose de notre vie : je veux parler de la *joie*, la joie de vivre, la joie de travailler, la joie de connaître, la joie dans l'effort — un saint dirait : la joie dans la souffrance — je dirai très modestement : la joie dans l'acceptation totale de l'humble besogne de chaque jour. Donnons-la, cette joie, à nos enfants : ils seront riches d'une richesse contre laquelle ne prévaudront pas les portes de l'enfer.

Mais comment la donnerons-nous à nos élèves cette joie qui ensoleillera leur vie ? La réponse est simple : on ne peut donner que ce que l'on a, — nous la donnerons si nous la possédons nous-mêmes, car la joie est expansive, elle rayonne, elle se diffuse, comme le Bien dont elle est une forme.

Précisons d'abord ce qu'est cette joie et comment nous pouvons l'acquérir ?

Remarquez qu'il ne s'agit ni de gaîté exubérante, ni de plaisir, qu'il n'est pas question de la simple satisfaction de nos sens ou de notre affectivité ; la joie vraie est l'expression la plus haute de la plénitude de notre vie et nous ne pouvons la comprendre et l'acquérir qu'en nous plaçant en face de la réalité totale du monde et de la vie, en nous plaçant en face de Dieu.

Le monde n'a pas de sens, la vie, *notre* vie n'a de sens qu'au sens divin. Tout vient de Dieu, tout doit revenir à Dieu. Le monde est créé pour réaliser par les facultés spirituelles de l'homme, par la connaissance et par l'amour, la gloire de Dieu. Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir : voilà la réalité fondamentale que nous ne devons jamais perdre de vue, à laquelle il faut toujours revenir et sur laquelle on ne saurait trop insister. Mais, servir Dieu, aller à Dieu, c'est faire la volonté de Dieu. Et Dieu ne peut vouloir qu'une chose : l'établissement de son règne, en d'autres termes l'établissement du Bien sous toutes ses formes. Servir Dieu, c'est lutter contre le mal, en nous et hors de nous, — et par mal, je n'entends pas seulement le mal moral, j'entends tout ce qui est une diminution de l'être : la maladie est un mal, la misère est aussi un mal, l'ignorance est encore un mal, le désordre est un autre mal. Avez-vous jamais réalisé, je vous le demande, que lorsque nous apprenons à lire à nos moutards nous coopérons directement à

l'établissement du règne de Dieu ici-bas? Là où il y avait ignorance, il y a maintenant connaissance; un bien a été produit, Dieu a passé. — Voilà qui rehausse singulièrement les humbles besoins quotidiennes, le petit train-train journalier! Mettre de l'ordre chez soi, dans la salle d'école, dans sa chambre, c'est travailler au règne de Dieu. « Quand on pense, mon Dieu, quand on pense que ces choses-là sont vraies! » dirait Péguy. Et la remarque du R. P. Sertillanges prend toute sa portée, il dit, parlant de la messe matinale : « La messe vous met vraiment en état d'éternité... et dans l'*Ita missa est*, vous êtes tout disposé à voir une *mission*, un envoi de votre zèle au dénuement de la terre ignorante et folle <sup>1</sup>. »

Cette mission, le dessein de Dieu sur nous, nous est manifestée par le devoir de tous les jours, à travers les difficultés, les obstacles, les souffrances de chaque heure. Et si la vie est divine dans son origine, si la vie à travers toutes les fluctuations est une marche vers Dieu, vers le Bien suprême et la lumière infinie, — la vie est bonne! Et cette conviction ne serait pas génératrice de joie! Allons donc!

La vie est bonne! Cette affirmation peut sembler paradoxale — mais elle n'est paradoxale que pour des esprits superficiels. Nous connaissons tous trop bien la gamme de souffrances qui fait de notre vie une charge parfois si lourde : du simple ennui, de la grisaille écrasante d'une vie quotidienne banale qui s'effrite dans les occupations et préoccupations mesquines, aux grands déchirements atroces et torturants qui anéantissent une existence! Mais il faut avoir le courage d'envisager la réalité totale et de tenir les deux bouts du problème : à nier la réalité de la souffrance, on tomberait dans un optimisme béat, aussi malfaisant que le désespoir auquel nous conduirait infailliblement la seule vue du mal sous toutes ses formes. Gardons fermement devant les yeux cette conclusion que la vie vient de Dieu et qu'elle nous conduit à Dieu, donc que la vie est bonne. Et si nous en sommes profondément convaincus, « vitalement » convaincus, nous savons que, quelle que soit notre condition, quelle que soit la tâche qui nous est imposée, quelles que soient les difficultés de toute nature qui nous accablent, nous sommes là où nous devons être. Nous savons que nous sommes l'instrument de la divinité pour conduire le monde à Dieu, nous savons que nous avons une raison de vivre qui dépasse en grandeur et en noblesse tout ce que l'imagination humaine aurait pu rêver, tout ce que l'esprit humain, livré à ses propres lumières, aurait pu concevoir. Et pour nous donner la possibilité de réaliser notre tâche, Dieu lui-même a voulu se charger de la nature humaine, afin que, incorporés au Christ, les hommes deviennent enfants de Dieu. Le Christ lui-même a voulu passer par toutes les souffrances, toutes les angoisses qui accablent l'humanité, il a voulu prendre sur Lui toutes nos douleurs pour nous être un exemple et une force!

<sup>1</sup> A. D. SERTILLANGES, *La vie intellectuelle*, p. 94.

Devant ces vérités fondamentales, peut-on hésiter à proclamer que la vie est bonne, les enfants de Dieu peuvent-ils ne pas l'accepter dans la *joie* et la sérénité ? Non, les enfants du Père céleste travaillant et agissant dans le plan divin pour la gloire de leur Père se donneront à leur tâche avec une entière confiance, une pleine sérénité, une joie parfaite ; ils feront sa volonté sur la terre comme au ciel, c'est-à-dire avec la joie même qui remplit le cœur des anges.

Il y a là un idéal, évidemment — mais un idéal, lorsqu'il mérite ce nom, ne saurait jamais être atteint dans sa perfection ; il nous attire à lui, comme l'étoile polaire dirige le matelot. Si l'idéal était accessible, nous l'aurions placé trop bas, l'idéal très haut est fait pour nous être un guide — une lumière — une force. A nous de le réaliser pas à pas dans la mesure où il nous est donné d'y réussir.

Faire la volonté de Dieu, remplir son devoir de tous les jours, c'est suivre fidèlement sa « vocation » — « vocation » de « vocare », appeler. Dieu, en nous donnant une vocation, nous appelle à contribuer à établir son règne de telle manière déterminée. Et nous, institutrices, — nous, éducateurs, — soyons fiers de ce titre de haute noblesse, — Dieu nous a appelés à former des âmes, à conduire à Lui, à la lumière infinie, au bonheur des élus, des âmes immortelles pour lesquelles « il s'est fait homme et a habité parmi nous ». Vue sous cette lumière, notre vocation ne peut-elle pas être assimilée à un sacerdoce ? L'éducateur est, en un sens, l'intermédiaire entre l'enfant et Dieu ? « Dieu n'ayant point de voix, il est la voix qui parle à sa place », dirait Claudel <sup>1</sup>. « C'est Dieu qui commence l'ouvrage, écrit Vera Barclay, c'est Dieu qui y mettra la dernière main, quoique ce soit à nous qu'il ait confié une grande partie du travail ; n'oublions donc jamais le commencement et la fin, le point de départ et le terme où doit aboutir cette chose mystérieusement belle qui passe pour un instant dans le champ de notre influence, et qui s'appelle une âme d'enfant <sup>2</sup>. » Que grâce à nous, l'enfant que Dieu nous a fait l'honneur de nous confier apprenne à faire cette ascension qu'est la vie avec le courage joyeux et l'entrain épanoui que peut inspirer la confiance absolue dans la bonté de Dieu.

Comment lui communiquerons-nous cette joie qui rend forts les plus faibles d'entre les hommes ? Nous la lui donnerons, je le répète, en la possédant nous-mêmes. La joie rayonne ! N'avez-vous jamais rencontré de ces gens dont le seul contact, la seule présence vous laissent meilleurs, plus forts, plus courageux ? Le Père Didon écrit : « Je me souviens qu'à dix-huit ans, quand j'avais l'occasion de voir le P. Lacordaire, je ne sais quel esprit de vertu m'enveloppait, et à côté de cet homme, je me sentais devenir meilleur. Une âme que Dieu remplit et d'où il déborde est comme un foyer plein de chaleur et de

<sup>1</sup> CLAUDEL, *Corona anni Dei benignitatis*, p. 81.

<sup>2</sup> V. BARCLAY, *Le Louvetisme et la formation du caractère*, p. 117.

flamme. Quiconque en approche y puise tout à la fois des clartés qui l'éblouissent et des ardeurs qui l'embrasent <sup>1</sup>. » Et voici la même pensée exprimée par une femme du peuple qui disait en parlant du Cardinal Mercier : « C'est étrange, même quand il pleut, on dirait que le Cardinal traîne de la lumière après lui. » Eh bien ! nous aussi, traînons de la lumière après nous ! Encore une fois, pas d'illusion : notre influence ne sera féconde, notre enseignement ne sera fructueux que dans la mesure où nous serons riches nous-mêmes d'une richesse largement humaine, d'une richesse divine. Notre sérénité, notre joie au travail rayonneront à notre insu — nos classes n'auront une atmosphère heureuse que si le maître a l'âme pleine de joie. De là, la condition fondamentale qui s'impose impérieusement à l'éducateur : être lui-même un être complet, un chrétien convaincu qui ne considère pas sa tâche comme un métier, bon tout au plus à lui assurer le pain quotidien. Sinon, il ne serait, pour reprendre les expressions énergiques de saint Augustin, qu'« un brocanteur de paroles », « il se vend lui-même », à « la foire aux bavardages » <sup>2</sup> ! L'éducateur doit envisager sa tâche comme un appel de Dieu à se donner tout entier dans l'épanouissement de toutes les richesses de sa vie pour que les âmes qui lui sont confiées fassent rayonner à leur tour leur richesse et leur bonheur et contribuent ainsi à établir le règne de Dieu sur la terre comme au ciel, dès maintenant et lorsque lui-même aura disparu de la scène de ce monde. Et, en face de ces considérations, on pourrait encore marchander son temps, sa personne, son dévouement. Mais, le don total de soi, c'est tout juste assez !

On m'objectera peut-être que de grands savants, que des saints mêmes peuvent être de piètres éducateurs. C'est possible, cela arrive parfois — mais l'éducateur idéal devrait être un saint ! « L'ère des miracles n'est pas close, mais il y faut des saints et ils sont trop rares ! » dit Bourget <sup>3</sup>, et Léon Bloy ajoute : « Il n'y a qu'une vraie tristesse au monde, celle de ne pas être des saints ! » Les bourgeois de Gubbio ne pouvaient tenir tête au loup ; saint François d'Assise l'apaisa par une simple caresse et le soumit par une seule parole ! Pensons-y quelquefois quand la discipline est difficile dans nos classes.

La bonne volonté ne suffit pas à faire un bon maître d'école, il faut encore savoir s'y prendre. Comment donnerons-nous aux enfants la joie et l'amour de la vie dont notre âme est pleine ? Pensons que notre joie est une joie de « grande personne », elle est basée sur une conception philosophique et religieuse, inaccessible aux enfants. En attendant qu'ils puissent y atteindre et participer, donnons-leur le bonheur approprié à leur âge en les faisant vivre dans l'atmosphère qui leur permettra de s'épanouir.

<sup>1</sup> P. DIDON, *Lettres à M<sup>lle</sup> Th. V.*, Lettre XL, p. 92.

<sup>2</sup> S. AUG., *Conf.*, IX, v, 13 et IX, II.

<sup>3</sup> BOURGET, *Un saint*.

Notons d'abord, avec Vera Barclay, l'incomparable amie des petits, que, aux yeux des enfants, le jeu est la seule chose vraiment sérieuse de la vie et que le travail en est l'interruption fort malencontreuse. Un jeune enfant qui joue et qui répond ne pas avoir le temps de faire une commission n'est pas nécessairement un enfant qui manque de complaisance. Il est, toutes proportions gardées, dans la même situation psychologique qu'un directeur d'école, par exemple, que l'on vient chercher pour un carreau cassé, alors qu'il est absorbé dans ses comptes ! Quand il joue, un enfant vit sa vie, quand il va à l'école il a parfois l'impression d'apprendre des choses à l'usage des grandes personnes, qui, pour lui, si souvent, sont des êtres dont il n'y a rien à tirer. Mais l'enfant ne sait pas toujours organiser ses jeux : il aime qu'on vienne l'*aider*, et si l'on joue avec lui, la fête sera complète à condition que l'on s'y laisse prendre. Et c'est si facile ! Et pour le maître, le jeu aura un autre avantage que celui de créer une atmosphère de bonne humeur : là, les enfants se montrent tels qu'ils sont, connaissance qui, certes, ne lui est pas inutile !

Mais il ne s'agit pas de se contenter d'amuser les enfants, il faut leur laisser un certain effort à accomplir, il ne faut pas leur supprimer toute peine ! Il ne s'agit pas du tout de les habituer « à ne pas s'en faire », attitude lâche et odieuse, il n'est pas question de leur apprendre à se dégager des responsabilités, à fermer les yeux devant les réalités de l'existence. Il s'agit de faire vraiment de l'école un apprentissage de la vie, et, sous quel angle que nous la regardions, la vie est effort, la vie est travail, la vie présente des difficultés à vaincre, des obstacles à surmonter et c'est l'effort, le travail, les difficultés que les enfants doivent apprendre à affronter avec un entrain et un courage joyeux !

(*A suivre.*)

LAURE DUPRAZ.



## AU FIL DE LA SARINE

— Maurice, une grande enveloppe. Ça vient d'Hauterive !

Et Madame entra dans la salle de classe où Maurice, diligemment, corrigeait une impressionnante pile de cahiers. Dehors, il faisait froid et le vent de décembre sifflait dans les vieux bras décharnés des platanes, dans les fenêtres de l'école.

Maurice ! Connaissez-vous Maurice ? C'est l'ami de notre claire jeunesse. A Hauterive, il était bon, il était gai, il était poète. Son âme était ardente et généreuse. Il entraît sous la vie avec une confiance intrépide.

Puis il est devenu le jeune régent du village, là-bas, dans la lande un peu grise du pays fribourgeois. Dès les premiers temps, les eaux amères de la tribulation montèrent à son cœur. C'était la classe qui n'allait pas et le bien qu'il voulait faire, mais qu'on ne voulait pas qu'il fasse ; et les ailes qu'il voulait déployer et qu'on s'est empressé de tenailler. Maurice mit un frein à son zèle.